

## Les discours d'affirmation des lettres belges

Dès les premières années qui suivent l'indépendance politique du pays en 1830, de nombreux hommes de lettres tentent d'encourager le développement d'une production littéraire spécifiquement belge, par laquelle la jeune nation pourrait asseoir sa légitimité auprès des autres grands d'Europe. Ce patriotisme littéraire du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle est surtout le fait d'une élite de bourgeois francophones libéraux progressistes, qui ont porté le pays à l'Indépendance et occupent les principales positions dominantes, dans les organes de presse notamment. Le plus célèbre d'entre eux, Charles Potvin, exalte le glorieux passé artistique de ce qui n'était pas encore la Belgique, pour en rechercher les traces dans le présent. La littérature se dit encore « belles-lettres » et rassemble l'histoire, l'éloquence, aussi bien que la poésie ou le théâtre.

Il faut attendre la désormais célèbre « Génération de 1880 » pour voir apparaître les premiers discours sensibles à la valeur exclusivement artistique des productions littéraires. Autour de la revue *La Jeune Belgique*, de jeunes créateurs adoptent le credo de « l'art pour l'art », cher à la modernité française, pour lutter contre l'indifférence littéraire de leurs compatriotes. La formule esthétique qui s'impose alors est pourtant l'aboutissement des réflexions de la génération précédente : dans un célèbre article publié dans l'encyclopédie Larousse en 1897, l'avocat Edmond Picard, grand animateur de la vie littéraire de la fin du siècle, théorise « l'âme belge », savant dosage de clarté française et de brumes nordiques, que la littérature du cru est chargée d'illustrer.

La période de l'entre-deux-guerres est marquée par d'importants bouleversements démographiques et sociolinguistiques, qui retranchent à la « littérature belge » son contingent flamand. Les écrivains francophones du pays doivent alors se donner une nouvelle identité littéraire et miseront majoritairement sur une assimilation avec la grande littérature française. Le texte qui emblématise cette tendance est le *Manifeste* du Groupe du lundi (1937), auquel reste surtout attaché le nom de Franz Hellens. Paradoxalement, Hellens est aussi celui qui inaugure une veine esthétique typiquement belge et promise à un bel avenir : le fantastique.

L'identité paralittéraire (par le fantastique, la bande dessinée, le roman policier) assurera longtemps aux auteurs belges des créneaux intéressants dans l'ensemble de la production littéraire du XX<sup>e</sup> siècle. Reste que cette identité demeurerait, avant les récentes réhabilitations de ces genres « secondaires », marquée du sceau de l'illégitimité. Au tournant des années 1970 et 1980, plusieurs intellectuels et écrivains reprennent à nouveaux frais la question de la définition identitaire, pour lui donner une réponse par la négative : l'écrivain belge n'est de nulle part et, s'il se définit, c'est uniquement par le vide, par l'absence même d'identité à laquelle il pourrait se raccrocher. C'est, *grosso modo*, ce dont veut rendre compte le concept de « belgitude », promu notamment par Pierre Mertens, Claude Javeau, Jacques Sojcher ou encore Marc Quaghebeur.

Cependant, après avoir pris acte d'une fracture entre les parties flamande et francophone du pays, l'écrivain belge de la fin du XX<sup>e</sup> siècle constate le fossé qui sépare les réalités bruxelloises (principalement représentées dans les discours sur la « belgitude ») des réalités wallonnes, alors douloureusement marquées par le déclin industriel de la région. Le *Manifeste pour la culture wallonne* (1982), dont le dramaturge Jean Louvet est l'une des figures de proue, entend réparer l'asymétrie et placer la Wallonie sur la carte littéraire belge.

À l'aube des années 2000, il semble que les cadres contextuels, qui permettent à l'écrivain de se définir, se sont considérablement élargis. Un peu oubliés par tous les discours sur la « francophonie littéraire » – centrés principalement sur les littératures issues des anciennes colonies françaises –, les écrivains belges se retrouvent représentés dans le récent manifeste « Pour une "littérature-monde" en français » (2007), qui prétend notamment faire contrepoids à la domination du centre littéraire franco-parisien. Mais le rapport dominant / dominés est-il toujours le même qu'au siècle précédent ? Et, surtout : le Belge a-t-il encore quelque chose à affirmer qui lui soit spécifique ?

## Quelques références

[Collectif], « Pour une “littérature-monde” en français », *Le Monde des livres*, 15 mars 2007.

[Collectif], *Manifeste pour la culture wallonne*, 1983.

Denis (Benoît) et Klinkenberg (Jean-Marie), *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Bruxelles, Labor, coll. « Espace Nord – Références », 2005.

Dozo (Björn-Olav) et Provenzano (François) (éd.), *L'Historiographie littéraire belge, une anthologie*, Bellecombe-en-Bauges, Éd. du Croquant, à paraître.

Groupe du Lundi, *Manifeste*, Bruxelles, Imp. Van Doorslaer, 1er mars 1937.

Picard (Edmond), « L'âme belge », *Revue encyclopédique Larousse*, n° 203, 24 juillet 1897, pp. 598-599.

Potvin (Charles), *Nos premiers siècles littéraires*, 2 tomes, choix de conférences données à l'Hôtel de ville de Bruxelles dans les années 1865 et 1868, Bruxelles, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1870.

Provenzano (François), *Historiographies périphériques. Enjeux et rhétoriques de l'histoire littéraire en Belgique francophone, en Suisse romande et au Québec*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2012.

Quaghebeur (Marc), *Balises pour l'histoire des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Labor, 1998 (1<sup>re</sup> éd. : dans *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982).

Sojcher (Jacques) (dir.), *La Belgique malgré tout*, *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1980, n<sup>os</sup> 1-4.

François PROVENZANO

Université de Liège